

Fabrice
LUCHINI

Sandrine
KIBERLAIN

Natalia
VERBEKE

Carmen
et MAURA

Les Femmes *du 6ème étage*

Un film de Philippe Le Guay



Release 23 juni 2011

ABC – Cinemien

Fabrice
LUCHINI

Sandrine
KIBERLAIN

Natalia
VERBEKE

Carmen
et MAURA

Les Femmes du 6^{ème} étage

Un film de Philippe Le Guay



Fabrice
LUCHINI

Sandrine
KIBERLAIN

Natalia
VERBEKE

Carmen
et MAURA

Les Femmes du 6^{ème} étage

Un film de Philippe Le Guay

Parijs, de vroege jaren 60: de tijd van cocktails, mantelpakjes en dure chevrolts. De vermogende Jean-Louis Joubert is een brave maar saaie man. Tot hij en zijn vrouw de mooie Spaanse María als werkster in dienst nemen. María laat hem kennis maken met de zesde verdieping van zijn burgerlijke appartementsgebouw waar zij samen met andere Spaanse werksters woont. De temperamentvolle vrouwen, maar vooral de erg aantrekkelijke María, leren meneer Joubert voor het eerst plezier te hebben in het leven. Dit tot grote ontsteltenis van mevrouw Joubert en haar deftige vriendinnen...

LES FEMMES DU 6EME ETAGE is een vrolijke én romantische film met heerlijke rollen van onder andere Jean-Louis Joubert (POTICHE van *François Ozon*) Carmen Maura (VOLVER van Pedro Almodóvar) en Lola Dueñas (YO, TAMBIÉN, Alfonso Cuarón). De film was een groot succes in Frankrijk en in België.

Vanaf 23 juni 2011 in de theaters!

Frankrijk/ 2011/ Frankrijk en Spaans gesproken/ 35 mm/ Nederlands ondertiteld

Beeldmateriaal kan gedownload worden vanaf: www.cinemien.nl/pers of vanaf www.filmdepot.nl
Voor meer informatie: ABC - Cinemien, Gideon Querido van Frank, gideon@cinemien.nl



Fabrice
LUCHINI

Sandrine
KIBERLAIN

Natalia
VERBEKE

Carmen
et MAURA

Les Femmes du 6ème étage

Un film de Philippe Le Guay

Fabrice Luchini	...	Jean-Louis Joubert
Sandrine Kiberlain	...	Suzanne Joubert
Natalia Verbeke	...	María Gonzalez
Carmen Maura	...	Concepción Ramirez
Lola Dueñas	...	Carmen
Berta Ojea	...	Dolores Carbalan
Nuria Solé	...	Teresa
Concha Galán	...	Pilar
Marie-Armelle Deguy	...	Colette de Bergeret
Muriel Solvay	...	Nicole de Grandcourt
Audrey Fleurot	...	Bettina de Brossolette
Annie Mercier	...	Mme Triboulet
Michèle Gleizer	...	Germaine Bronech - la vieille bonne bretonne
Camille Gigot	...	Bertrand Joubert
Jean-Charles Deval	...	Olivier Joubert



Fabrice
LUCHINI

Sandrine
KIBERLAIN

Natalia
VERBEKE

Carmen
et MAURA

Les Femmes *du 6ème étage*

Un film de Philippe Le Guay

Director
Screenplay by

Philippe Le Guay
Philippe Le Guay
Jerome Tonnerre

Produced by
Original Music by
Cinematography by
Film editing by

Philippe Rousselet
Jorge Arriagada
Jean-Claude-Larrieu
Monica Coleman

Film editing by
Casting by
Production design by
Set decoration by

Monica Coleman
Tatiana Vialle
Pierre-Francois Limbosch
Laura Musso



Fabrice
LUCHINI

Sandrine
KIBERLAIN

Natalia
VERBEKE

Carmen
et MAURA

Les Femmes du 6^{ème} étage

Un film de Philippe Le Guay

Hoewel Philippe Le Guay (1956) op jonge leeftijd zijn opleiding aan het Institut des hautes études cinématographiques voltooide, regisseerde hij zijn eerste speelfilm pas in, *LES DEUX FRAGONARD* 1989. Naast regisseur is Le Guay ook scenarioschrijver en acteur.

Cinematografie (als regisseur):

1989: *Les Deux Fragonard*

1995: *Rhésus Roméo* (TV)

1995: *L'Année Juliette*

2001: *Trois Huit*

2003: *Le Coût de la vie*

2006: *Du jour au lendemain*

2008: *Muchachos*

2011: *Les femmes du 6^{ème} Etage*



Rencontre avec PHILIPPE LE GUAY

scénariste et réalisateur

Comment ce projet est-il né ?

Tout a commencé par un souvenir d'enfance. Il se trouve que mes parents avaient engagé une bonne espagnole qui s'appelait Lourdes, et j'ai vécu les premières années de mon enfance en sa compagnie. Je passais finalement plus de temps avec elle qu'avec ma propre mère, au point que lorsque j'ai commencé à parler, je mélangeais le français et l'espagnol. Quand je suis arrivé en maternelle, je parlais une sorte de sabir incompréhensible, je récitais des prières en espagnol. Même si je n'ai pas de souvenirs précis de ces jeunes années, ma mère m'en a parlé et il en est resté quelque chose en moi. Et puis l'étincelle est venue d'un voyage en Espagne, au cours duquel j'ai rencontré une femme qui m'a raconté sa vie à Paris dans les années 60. L'idée d'un film sur cette communauté des bonnes espagnoles s'est imposée à moi.

J'ai écrit une première version du scénario avec Jérôme Tonnerre : c'était l'histoire d'un adolescent, délaissé par ses parents, qui trouvait refuge et affection auprès des bonnes de l'immeuble. Mais nous ne sommes pas arrivés à monter le film. Puis j'ai changé le point de vue, et imaginé que ce serait le père de famille qui découvrirait cet univers du sixième étage.

Un autre film s'est mis en place, moins nostalgique, et Jérôme Tonnerre est reparti avec moi dans cette direction. Il avait du reste une gardienne espagnole qui est restée en France quarante ans et nous lui avons posé mille questions...

Finalement, notre histoire se situe en 1962, à la fin de la guerre d'Algérie, dans la France de Gaulle. C'est une époque pas si lointaine et cependant, c'est un autre âge, un autre monde...

Il y a une grande tradition des domestiques et des patrons au cinéma.

Au cinéma et au théâtre aussi ! Il suffit de songer à Molière, à Marivaux... Plus tard, Renoir, Guitry ou Lubitsch ont puisé dans cet héritage. Ce qu'il y a d'excitant dans la présence des domestiques dans une histoire, c'est qu'on touche aux codes, à la politesse, à ce qui se dit, ce qui ne se dit pas. Cela pose tout le temps des problèmes de représentation et donc de mise en scène.

Votre film n'est pas seulement une histoire d'amour, c'est d'abord un parcours vers un autre univers...

Le piège à éviter à tout prix était l'histoire du patron qui tombe amoureux de sa bonne. C'est pourquoi j'ai tenu à ce qu'il y ait non pas une mais plusieurs femmes.

Jean-Louis Joubert découvre une communauté, une autre culture fait irruption dans sa vie. Il est dérangé, troublé, et finalement séduit...

Le film propose la découverte d'un monde inconnu et pour tant proche. J'aime l'idée que l'étrange est à proximité. Il suffit d'un rien pour sortir de son propre univers et en découvrir d'autres, qui se côtoient, se frôlent sans se mélanger. C'est le concept de « quatrième dimension » propre à la science-fiction, mais ici il est traité sans passer par le fantastique ! Dans le film, Jean-Louis dit cette phrase qui résume tout : « Ces femmes vivent au-dessus de nos têtes et on ne sait rien d'elles ».

Comment avez-vous nourri votre scénario ?

Jérôme Tonnerre et moi avons rencontré des anciennes bonnes, installées dans le 16^e arrondissement ou ailleurs, et aussi des « patronnes ».

Je me souviens de l'une d'elles qui était terrorisée par une duègne austère qui faisait la loi dans la maison ! Nous sommes également allés à l'Église espagnole de la rue de la Pompe – où nous avons d'ailleurs tourné quelques séquences. Il y a là un personnage essentiel, el Padre Chuecan, un prêtre qui est là depuis 1947 et incarne la mémoire de cette immigration. C'est un colosse à crâne chauve, âgé de 80 ans, il a accueilli des milliers d'Espagnoles qui venaient chercher du travail par l'intermédiaire de son église. L'église était un point de ralliement culturel et social. C'était le premier endroit où ces femmes se rendaient en arrivant à Paris et c'est là que se déroulaient les entretiens d'embauche.

De ces rencontres, nous avons tiré une matière humaine extraordinaire. Il n'y a pas une anecdote du film qui ne soit inspirée de faits réels, comme l'histoire de Josephina qui croyait être tombée enceinte parce qu'elle avait pris un bain dans la baignoire de son patron...

Où avez-vous puisé votre matière pour l'univers de la famille Joubert ?

Je viens moi-même d'un milieu bourgeois. Mes parents habitaient le 17^e arrondissement de Paris, mon propre père était agent de change, et j'ai été envoyé en pension comme les fils Joubert. Cependant, les ressemblances s'arrêtent là, le film n'a rien d'autobiographique !

Le hasard a quand même voulu que nous tournions tous les décors dans un immeuble des impôts désaffecté qui se trouve à trente mètres de l'école où j'allais lorsque j'étais enfant. Nous y avons aménagé l'appartement des Joubert, l'escalier de service et les petites chambres sous les toits. Là haut, des murs ont été abattus et remplacés par des feuilles de décor pour permettre la logistique du tournage, car une caméra

pouvait à peine rentrer ! Mais l'espace des chambres est absolument authentique.

A quel moment avez-vous pensé à Fabrice Luchini pour incarner le personnage principal ?

Je dis souvent que j'ai remplacé l'adolescent du premier projet par Fabrice Luchini. On connaît l'énergie de Fabrice, la façon dont il galvanise une scène de théâtre ou un plateau de télévision. Il a cette puissance prodigieuse du texte et de la parole, mais il a aussi cette formidable capacité d'être en retrait. Il adore les écrivains du ressentiment, il cite des textes désespérés comme Cioran ou Thomas Bernhard, mais au fond de lui, il n'a rien de désenchanté. Il suffit de voir son regard pour mesurer à quel point il est du côté de l'enfance. L'inspiration du film est là, dans son regard émerveillé sur ces femmes.

Au fur et à mesure du tournage, j'ai réalisé que Jean-Louis est un homme qui n'a jamais été aimé. Il le dit en passant à propos de sa mère, « ma mère n'a jamais aimé personne ». Et voilà que ces femmes du sixième étage le prennent dans leurs bras, l'embrassent, le soignent. C'est un enfant qui trouve des femmes protectrices, des mères de substitution. Pour moi, le film n'est pas tant une critique de la bourgeoisie qu'une découverte émotionnelle et affective. Dans ce milieu, à cette époque, les affects sont gelés, il y a quelque chose d'obscur à dire les sentiments. Avec sa femme, avec ses enfants, il y a une distance incroyable, personne ne s'embrasse !

Dès le départ, Fabrice m'a fait remarquer que Jean-Louis Joubert était un personnage en creux, qui recevait. C'est assez inhabituel à jouer pour lui, on a plutôt l'habitude de le voir donner...

C'est le troisième film que vous réalisez avec Luchini...

On ne se ressemble pas du tout, et curieusement il est presque devenu mon alter ego. Fabrice adore les désenchantés, les écrivains du désespoir, alors que j'aime ceux de l'adhésion et de la ferveur. Mais il met une telle jubilation à dire les textes dépressifs qu'il les transfigure dans sa propre énergie.

Contrairement à ce que certains pensent, il n'a aucun ego dans le travail. Il est complètement dans la fabrication, disponible, réactif. C'est un vrai partenaire. Avec Fabrice, il s'est passé une chose curieuse : je lui ai donné le scénario en mai 2009, et il m'a rappelé quelques jours après pour me dire qu'il fallait que l'on en parle. On s'est vus plusieurs fois, on déjeunait, on prenait des taxis, et chaque fois on parlait de tout à fait autre chose, de Molière, de Flaubert... et toujours pas du projet. C'est devenu une sorte de blague et jusqu'au bout, je me suis demandé s'il avait lu le scénario. Sans doute la direction d'acteurs commence-t-elle là, dans ces moments inutiles...

Je savais que le moment décisif serait sa rencontre avec les Espagnoles. Au fond, je crois qu'il n'avait pas anticipé ce moment. Fabrice est quelqu'un qui ne se projette pas, il est dans le présent. Il est entré dans le bureau, il a découvert les six femmes assises, qui le regardaient, c'était un condensé d'Espagne à l'état

brut... D'un seul coup il a mesuré le film, la singularité de ces femmes dont certaines ne parlaient pas un mot de français. Ça l'a électrisé et il a tout de suite joué le jeu...

Malgré toute son expérience, c'est un acteur instinctif qui n'a pas de schéma établi avant de jouer. Sur le plateau, il se laisse envahir par les émotions, l'ambiance.

Face à Luchini, on trouve Suzanne, l'épouse, interprétée par Sandrine Kiberlain.

Fabrice et Sandrine ont déjà tourné ensemble à deux reprises, notamment dans RIEN SUR ROBERT de Pascal Bonitzer, il y a entre eux une grande complicité. Sandrine a tout le côté léger et superficiel propre à certaines femmes de la bourgeoisie, mais elle apporte aussi une fragilité, quelque chose d'inquiet. Suzanne vient de la province, elle n'a pas tout à fait les codes, par opposition à ses deux amies qui les maîtrisent parfaitement. Du coup, elle se sent un peu perdue, elle est souvent déstabilisée et cela la rend touchante. Sandrine restitue tout cela avec une infinie justesse et beaucoup d'humanité.

Travailler avec Sandrine, c'est aussi constamment enrichir le scénario, voire le contredire. Par exemple, la scène où les enfants reviennent de pensionnat alors que Jean-Louis s'est installé au sixième : au départ, Suzanne avait une sorte de dignité blessée. L'idée est venue qu'elle accueille ses fils avec une bouteille de vin blanc et elle a tout de suite surenchéri dans la désinvolture...

Comment avez-vous structuré votre communauté espagnole ?

Je ne voulais pas d'une entité chorale, mais une galerie de portraits très individués. J'ai d'abord pensé à un personnage de républicaine, arrivée en France pour fuir le régime de Franco. A l'opposé, j'ai souhaité une bigote, hyper pratiquante, qui va à l'église tous les jours, et qui ne cesse de se disputer avec la républicaine. Au-dessus de la mêlée, sans doute un mélange des deux, il y a le personnage joué par Carmen Maura, qui calme et tempère les conflits. Il y a Teresa qui veut trouver un mari français, et bien sûr il y a Maria, la nièce de Concepcion, qui arrive en France pour chercher du travail et autour de qui tout va se cristalliser...

Comment avez-vous choisi les interprètes ?

Il y avait d'abord Carmen Maura, la grande actrice emblématique du cinéma espagnol, je n'imaginais pas le film sans elle. C'est la première actrice que j'ai rencontrée. Même si le rôle n'est pas aussi important que ceux auxquels elle peut prétendre, elle avait envie de jouer une Espagnole à Paris, comme tant de femmes qu'elle a pu rencontrer dans sa jeunesse. Du reste, elle a un appartement à Paris composé de plusieurs anciennes chambres de bonnes. Vis-à-vis des autres comédiennes, elle était un peu comme son personnage, une référence, une douce autorité.

Pendant le tournage, chacune avait sa loge mais elles n'y étaient jamais ! Elles se regroupaient,

discutaient à toute allure en espagnol, comme leurs ancêtres dans les squares de Passy... Il y avait une vraie vie à laquelle Fabrice a souvent participé. Carmen aimait l'idée de jouer à la fois en espagnol et en français, parfois dans une même scène. Je tenais à cette musicalité qu'apporte la langue espagnole : les voir parler si vite devant Fabrice qui ne comprend pas un mot était un élément de comédie !

Et le personnage de Maria, joué par Natalia Verbeke ?

Il fallait une jeune femme belle mais pas trop, qui soit attachante, d'une beauté introvertie. Natalia Verbeke avait toutes ces qualités et en plus elle parlait un peu le français. C'était important pour le lien avec Fabrice. Elle a énormément travaillé son texte, et elle a très vite progressé, ce qui lui permettait d'échanger avec tout le monde sur le plateau.

Pour choisir les autres bonnes, je suis retourné régulièrement en Espagne auprès de Rosa Estevez qui s'est occupée du casting espagnol. J'ai privilégié des actrices de théâtre pour ne pas tomber dans le cliché des actrices « almodovariennes ». C'est ainsi que j'ai choisi Lola Dueñas, Nuria Sole, Berta Ojea, et Concha Galán. Ces deux dernières ne parlaient pas un mot de français et ont appris leur rôle phonétiquement. Elles ont des tempéraments merveilleux, elles incarnent les Espagnoles dans leur puissance, leur violence, leur volubilité...

Votre film a des allures de fable...

Le film repose sur une utopie : on veut croire que les classes sociales sont poreuses et que le « bourgeois » peut s'installer au sixième étage, chez les « bonnes ». Mais cette utopie est refusée par les deux côtés, par les bourgeois pour qui c'est un scandale, mais aussi par les domestiques. Carmen, jouée par Lola Dueñas, croit à la lutte des classes, elle vient demander à Monsieur Joubert de rester à sa place. D'une autre façon, Concepcion (Carmen Maura) va faire tout ce qu'elle peut pour empêcher la relation entre Maria et Jean-Louis. Même si elle ne le formule pas, Concepcion refuse violemment cette utopie amoureuse. Elle croit au principe de réalité. C'est elle qui déclenche le départ de Maria en lui révélant l'endroit où est élevé son fils. Et à la fin, alors que Jean-Louis a divorcé, elle préfère lui mentir plutôt que de lui dire où est Maria. Elle incarne un principe de réalité archaïque, qui contredit la fable.

Quels souvenirs garderez-vous de ce film ?

Il y a ce moment de la fête au sixième, cette danse où Jean-Louis se laisse entraîner. Il faut savoir que Fabrice est un excellent danseur, mais je voulais qu'il soit embarrassé, maladroit. Cela lui faisait violence de se retenir, et puis les bonnes l'entraînent peu à peu et il s'est abandonné, sans savoir ce qu'il faisait. Il s'est passé quelque chose, au-delà des mots, un tremblement, une émotion dans son regard. Tout le miracle d'un acteur qui se livre...

Qu'avez-vous appris sur ce projet ?

J'ai toujours aimé les acteurs, mais j'ai découvert le bonheur de mélanger des Français et des acteurs étrangers. Cela fait bouger les repères, les perspectives changent, c'est tellement rafraîchissant.

Et puis il y a un sentiment européen dans cette histoire qui me touche. Bien avant que l'Union européenne ne soit une réalité politique, l'Europe s'est construite dans les années 60. Les Espagnols étaient là, parmi nous, au coin des rues, dans les jardins publics... Cela fait partie de l'histoire commune à nos deux pays.

De la même façon que le personnage de Jean-Louis découvre les autres dans le film, je crois que le cinéma a été inventé pour mettre en scène un apprentissage.

On filme les êtres pour s'approprier quelque chose d'eux, pour s'enrichir de quelque chose qui n'est pas soi...

Rencontre avec FABRICE LUCHINI

Interprète de Jean-Louis Joubert

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Au début, on le découvre absent, perdu dans son travail. Il ne commence réellement à exister qu'avec l'irruption de Maria dans son quotidien – c'est un déclic pour lui. Il ne va pas tomber amoureux d'elle, mais de tout un groupe, d'un univers qui lui est inconnu. Les bonnes espagnoles sont les personnages principaux de cette histoire. Que se passe-t-il donc dans les années 60 quand un bourgeois, agent de change, a une « révélation » qui le fait passer de l'absence à une sorte de prise de conscience de ce que Spinoza appelle l'immanence ?

Sa femme va croire à une simple histoire de sexe, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Jean-Louis Joubert est fasciné par le sixième étage, sa vie, son énergie, et il va aller y vivre après que sa femme l'aura chassé. Au milieu de ces femmes espagnoles, va naître une histoire d'amour non conventionnelle. Je ne sais pas bien lire les scénarios et je ne mesure leur richesse qu'au moment de tourner. Celui-ci est riche, il évite les clichés pour tracer son propre chemin.

Même si elle a une résonance sociale forte, l'histoire est d'abord très humaine. Quel regard portez-vous sur le parcours de cet homme ?

Il n'est ni marxiste, ni gnangnan. Il ne s'agit pas de dire que les bourgeois sont des monstres et que les pauvres sont merveilleux. C'est au-delà de ça. C'est un homme simple qui a peu d'obsessions – à part celle de son oeuf à la coque du matin, qui doit être parfait. Ce détail lui vaut de perdre sa bonne bretonne et va lui faire découvrir tout ce que Maria peut apporter à sa vie. Tout cela peut paraître anecdotique mais à travers ces petits détails, souvent très drôles, c'est une relation et tout un monde qui se révèlent.

Comment dosez-vous les différentes facettes du personnage ?

Cet homme se réveille peu à peu au contact de ces femmes. Cela implique d'empêcher ma nature exubérante de surgir. Mine de rien, Philippe Le Guay m'a demandé

une chose formidable pour un acteur : être absolument dans l'observation du réel. C'est un des plus beaux rôles que l'on puisse me donner puisqu'en tant qu'acteur, je dois regarder, être un observateur du réel et en être imprégné. Cet individu va s'ouvrir, mais il ne faut pas que ce soit un cliché, une combine. Il faut que cet homme soit imprégné par la vie de toutes les Espagnoles. Il est vrai qu'elles sont nombreuses, que tout l'étage en haut a un côté remarquablement vivant et comique.

Quel est votre rapport à l'Espagne ?

Je n'appartenais pas du tout à un milieu qui aurait pu employer des femmes de ménage. J'ai grandi à Barbès-Rochechouart, j'ai donc vécu avec une autre immigration, celle qui était implantée depuis les années 30. Je ne connais pas bien l'Espagne même si j'ai fréquenté Formentera à la grande époque hippie. Je ne parle pas un mot d'espagnol. Mais avec des personnes comme Carmen, pas besoin des mots. Il y a le regard, la drôlerie, l'affection.

Le film dépasse les stéréotypes sociaux...

On peut penser que ce sont les bonnes qui sont victimes de condescendance, mais Monsieur Joubert est lui aussi confronté aux préjugés contre lui puisque lorsqu'il s'installe au sixième, les Espagnoles le renvoient dans sa case sociale. Peu à peu, il va révéler l'humanité qui dépasse les clichés pouvant exister des deux côtés, jusqu'aux limites et aux contradictions. Il est un peu transversal.

Il y a aussi des filiations. Jean-Louis est un peu Philippe Le Guay. Comme Antoine Doinel est François Truffaut. J'ai moi-même été le Jean-Pierre Léaud d'Eric Rohmer à travers les six films que nous avons tournés ensemble. Dès que l'on fait un film, on devient le porte-parole de la névrose ou de l'empathie. C'est une donnée claire et nette. L'acteur se perd un peu dans ce transfert puisque je suis un Philippe Le Guay qui n'exploite ni mon exubérance, ni ma spontanéité, ni mon aptitude à aimer délirer. Mais c'est mon métier. Il s'appuie sur ce qu'il a perçu de moi. Il parlerait sans doute d'humanité.

Vous êtes le seul homme au milieu de toutes ces femmes...

La barrière de la langue n'a pas facilité l'échange avec les actrices espagnoles. Ce tournage m'a un peu renvoyé à ma solitude et à ma petite dépression. Cela ne m'a pas déplu. J'avais beaucoup entendu parler de Carmen Maura et j'ai aimé la voir travailler avec sa gravité hispanique. Il n'y avait qu'avec Sandrine Kiberlain que j'étais vraiment proche. Nous avons déjà formé un couple dans BEA UMARCHAIS, L'IN SOLENT de Molinaro. J'étais heureux de la retrouver.

Dans la galerie de personnages que vous avez interprétés, quelle place aurait Jean-Louis ? Est-il proche de vous ?

Sans me prendre pour Arthur Rimbaud, je pourrais avoir cette illumination, cet émerveillement sur le miracle dont parle le philosophe Emmanuel Levinas, disant que « pour échapper à la tragédie du petit Moi de l'individu, il y a le miracle du visage de l'autre ». Qu'est-ce que l'autre ? C'est un visage, et ce visage est un miracle. L'émerveillement de l'autre, je connais assez bien. Je le connais sur l'étrangeté, une chose beaucoup plus freudienne. Philippe Le Guay n'est pas quelqu'un de négatif, il est du côté du ravissement, à la fois de l'inquiétude et de l'éblouissement que produit le réel. Ce personnage porte cela lui aussi.

C'est le troisième film que vous tournez avec Philippe Le Guay. Comment le voyez-vous évoluer ?

J'ai l'impression qu'il est extrêmement maître du plateau, maître de son récit. Par rapport au premier film, il a beaucoup évolué, quelque chose en lui s'est arrondi. Il est comme réconcilié avec lui-même. Sa présence sur le plateau n'est pas du tout comparable à celle de L'ANNÉE JULIETTE, notre premier film commun. Il est plus mûr, plus maîtrisé. J'ai l'impression que ce film est plus ample – comme s'il avait fait un beaujolais nouveau avec L'ANNÉE JULIETTE, un bon petit côtes-du-rhône avec LE COÛT DE LA VIE et qu'il est maintenant entre un très grand Saint-Joseph et un Cheval-Blanc. Ce film est riche d'arômes parce que ce que l'on tourne a l'air vivant.

Rencontre avec SANDRINE KIBERLAIN

Interprète de Suzanne Joubert

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer au projet ?

C'est toujours l'alliance de plusieurs éléments qui vous incite à participer. En l'occurrence, l'écriture, le scénario évidemment mais aussi le fait d'avoir Fabrice pour partenaire comme plusieurs fois auparavant, car il donne un autre éclairage aux personnages et à l'humeur générale du film. La rencontre avec Philippe Le Guay a elle aussi été déterminante. J'ai aimé la richesse de sa personnalité, l'humour et la profondeur du sujet, très contemporain.

Pouvez-vous nous parler de votre personnage ?

L'histoire se déroule dans les années 60. Le couple Joubert est enfermé dans une vie qui n'est pas forcément la bonne. Suzanne est dans l'énergie d'une bourgeoisie aux rituels très assumés, mariée à un homme qu'elle aime vraiment. Elle est aussi mère de deux garçons qui vivent en pension. D'origine provinciale, elle est un peu en retrait, complexée par des amies qu'elle trouve toujours plus parisiennes et plus élégantes qu'elle. Elle n'en revient toujours pas de faire partie de cette bourgeoisie.

Comme beaucoup de femmes de diverses époques, elle est persuadée de mener la vie qui lui convient. On sent que si cette humeur dynamique, joyeuse, dans laquelle elle se maintient toujours, venait à se briser, ce serait très douloureux. Toutes les contradictions, les failles qui font le personnage et les êtres humains en général me tentaient. J'avais le désir de jouer cette envie d'être enthousiaste, de réussir cette vie dans laquelle elle s'est enfermée. A force de courir après un modèle, Suzanne perd de vue l'essentiel, ce qu'elle est et ce qu'elle veut vraiment. Elle va comprendre que la vie peut être ailleurs et qu'ils se sont peut-être trompés de chemin.

Quel regard portez-vous sur l'univers des bonnes ?

Ce n'est pas un univers qui m'est familier. Ma famille est d'origine polonaise. Cela me donne aussi un autre regard sur l'histoire. Je suis toujours touchée par le courage de ces gens arrivés en France, par leur désir

de s'intégrer et de réussir une vie meilleure que celle qu'ils auraient pu mener dans leur propre pays. Quand on n'a pas la chance d'être né à la bonne place, il faut être très courageux pour oser abandonner ses repères et tout recommencer ailleurs. Ces femmes ont cette force-là. Je pense que Suzanne s'attache réellement à Maria et que sans le carcan social oppressant qui les définit, elles auraient pu être amies.

Comment avez-vous travaillé avec Philippe Le Guay ?
J'avais vu ses films mais je ne le connaissais pas. J'ai l'impression qu'avec ce film, Philippe assume l'envie d'être à la fois profond et fantaisiste. Il a une vraie passion du cinéma. Il a vraiment son film dans la tête et le résultat lui ressemble : c'est drôle, surprenant, subtil et élégant.

Ce n'est pas la première fois que vous êtes mariée à Fabrice Luchini. Que découvrez-vous de lui ?

Fabrice est un partenaire que j'adore. C'est un acteur insolite qui ne ressemble à personne. Je trouve qu'il se bonifie avec les années, pour de multiples raisons. Physiquement, il est plus sexy. Il est plus mûr, encore plus généreux. Sa place dans le cinéma français est unique. Il est drôle, les gens se déplacent pour lui au cinéma et au théâtre parce qu'il a su imposer son propre personnage. Quand on joue avec lui, on est dans le plaisir de l'échange. Pour fonctionner avec lui, il faut comprendre sa fantaisie et saisir à quel point il peut aussi être émouvant jusque dans sa façon de vouloir attirer l'attention.

Dans ce film, même s'il est souvent en réaction par rapport à Suzanne, il n'est pas le clown blanc. Nous sommes tous les deux dans le même registre. Deux clowns qui ne se vivent pas comme des clowns. Chacun génère la situation comique à sa façon. Selon les scènes, l'un ou l'autre est en réaction vis-à-vis de son partenaire. Il y a un véritable échange entre nous. Peut-être est-ce pour cela que nous nous entendons bien dans le jeu et le travail.

Comment avez-vous approché votre personnage ?

Même si l'époque n'est pas si lointaine, c'est quand même un film en costumes. Jouer dans des vêtements qui ne sont pas les nôtres au quotidien nous apporte une donnée qui construit le personnage. On ne se comporte plus de la même façon avec des talons pareils, des robes structurées, ces coiffures. Cela influe sur votre maintien, votre façon de marcher, de vous asseoir. Tout ce travail de reconstitution, tout comme les décors, nous place dans un autre environnement. Pour ma part, je travaille beaucoup sur le rythme de mes personnages et j'ai l'impression de le trouver

instinctivement. C'est à la fois lié aux costumes et aux attitudes qu'ils induisent.

Comment définiriez-vous le rythme de Suzanne ?

Elle est sautillante et cherche à remplir l'espace, combler les silences, pour qu'on ne l'arrête pas en lui posant la question qui la ramènerait à sa vérité. S'arrêter lui laisserait sans doute le temps de réfléchir et de prendre conscience de ce qu'elle vit.

Avez-vous une idée de ce que représente le film pour vous ?

J'ai adoré faire ce film, jouer ce personnage, jouer avec Fabrice. Philippe m'a aidée dans la construction des choses, des petits détails – en particulier ce sautillement de Suzanne. Ce film possède une grâce, il nous amène ailleurs. Tout en ayant du fond, il nous entraîne dans une autre époque, vers un monde complètement dépayçant.

Rencontre avec NATALIA VERBEKE

Interprète de María

Comment avez-vous réagi en découvrant le scénario ?

L'histoire m'a touchée, elle parle de mes compatriotes sous un angle inédit et très humain. J'ai tout de suite aimé le personnage de Maria. C'est une femme qui a du caractère mais sa jeunesse et son parcours ne lui ont pas encore permis de l'exprimer complètement. Je l'ai tout de suite comprise. C'est aussi un genre de personnage que je n'avais pas joué. J'ai plutôt tendance à interpréter des jeunes femmes très décidées alors que là, Maria est fragile, parfois naïve. C'est en plus un personnage que l'on voit vraiment évoluer tout au long de l'histoire. Au début, lorsqu'elle arrive à Paris, elle est timide et ne sait pas grand-chose, puis peu à peu, elle découvre, elle ose, elle apprend et elle accomplit aussi un chemin intérieur vis-à-vis de sa propre histoire. Face à Monsieur Joubert, au milieu de ses collègues et près de sa tante qui l'a fait venir, Maria va peu à peu devenir elle-même.

Quel regard portez-vous sur cette période que vous n'avez pas connue ?

Le film se déroule en France mais pendant une période très difficile de l'histoire espagnole, le franquisme. Beaucoup de gens sont venus se réfugier et travailler en France. Même si ce n'est pas le sujet du film de Philippe Le Guay, à travers ses personnages, il a très bien su transcrire les motivations et l'esprit qui animaient ces gens. Toutes ces femmes débarquaient après avoir tout quitté. Elles redémarraient de zéro, sans connaître la langue, souvent dans une solitude humaine poignante. Il fallait du courage. La situation de Maria et des autres femmes me touche.

A votre avis, que représentait le fait de devenir bonne en France ?

Dans nos familles, dans nos relations, nous connaissons tous des femmes qui sont venues en France pour devenir bonnes. C'était un travail difficile mais c'était aussi une chance, une opportunité de pouvoir subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille restée au pays. J'en ai beaucoup parlé avec d'autres femmes, j'ai fait quelques recherches et on imagine mal aujourd'hui le

nombre de personnes qui ont été concernées par ce phénomène.

En découvrant les véritables chambres de bonnes dans lesquelles nous avons tourné, j'ai éprouvé un sentiment très fort. Je me suis mise à la place de ces femmes qui arrivaient, perdues, loin de chez elles, sans rien. J'ai compris leur détresse, leur isolement et j'admire leur courage.

Comment s'est passée votre collaboration avec Fabrice Luchini ?

Travailler avec Fabrice est très agréable. Sur le plateau, c'est un grand professionnel et j'ai beaucoup appris à son contact. En dehors, c'est un homme charmant qui a énormément d'humour. L'envie de le comprendre encore plus m'a motivée à perfectionner mon français. J'adore l'entendre réciter vos grands classiques, Molière en particulier. Il donne envie de découvrir votre culture comme le film donne envie de découvrir la nôtre.

Vous retrouvez aussi Carmen Maura...

La première fois que nous avons tourné ensemble, c'était sur *CARRETERA Y MANTA*, un road-movie, et nous étions tout le temps ensemble. Carmen est vraiment un modèle pour moi. C'est une grande actrice, sans doute la plus grande d'Espagne. Elle m'a appris beaucoup de choses. Elle est très généreuse, dans son jeu comme dans la vie. Avec elle, on peut parler de tout et pendant que nous faisions ce film, nous avons parlé de beaucoup de choses, sur l'existence, sur l'Histoire.

Avec vos partenaires espagnoles, avez-vous parlé du sujet du film ?

Nous étions un groupe soudé et nous nous sommes vraiment très bien entendues. Nous étions toutes très intéressées par l'histoire que raconte le film de Philippe. Cela nous parle, historiquement et humainement. Il y a quelque chose de profondément vrai dans ce qu'il raconte. Il parvient à faire revivre toute une époque à travers des petits détails qui sonnent juste. Ces femmes qui arrivent ici sans famille, réussissent finalement à s'en constituer une au sixième étage ! C'est un film que nous étions heureuses de faire.

Que représente le film pour vous ?

Pour moi, c'est un film universel parce qu'il parle de la découverte de l'autre, qu'il est question d'amour et d'amitié. Il évoque aussi la solitude, le courage, la souffrance que l'on ressent lorsqu'on est éloigné de ceux que l'on aime. Ce sont des thèmes qui touchent tout le monde. C'est aussi une belle aventure.

Monsieur Joubert décide d'aller à la rencontre de ces femmes qu'il côtoie mais dont il ne sait rien. Même si Maria est sa porte d'entrée, c'est de tout l'univers

de ces femmes qu'il va tomber amoureux. Le film parle des paradoxes de la vie, il y a des choses très drôles. Ces femmes qui sont socialement en dessous habitent pourtant au-dessus de ceux qu'elles servent. La rencontre de ces deux mondes provoque des questions, des réflexions. A travers une comédie avec du sentiment et un vrai point de vue social, le film nous renvoie à ce que nous sommes et aux limites de notre milieu.

Quel souvenir garderez-vous de votre premier tournage en France ?

Je trouve que le film de Philippe est comme une déclaration d'amour à l'Espagne et à ces femmes qui sont venues chez vous. Il les dépeint sans folklore, avec humanité, dans leurs souffrances, dans leurs espoirs. On sent qu'il a de la tendresse et du respect pour chacun de ses personnages. Pour une première expérience ici, j'ai énormément de chance. Et puis tourner à Paris m'a donné l'occasion de découvrir la ville et l'envie d'y revenir !